

Entretien avec le traducteur Christophe Mileschi

CHRISTOPHE MILESCHI

UNIVERSITÉ PARIS NANTERRE
UR ÉTUDES ROMANES / CRIX
christophe.mileschi@parisnanterre.fr

1. Textualités. Considérez-vous que la traduction des dialogues présente une difficulté particulière ? Le cas échéant, de quelle nature ?

Christophe Mileschi. Les langues, c'est une banalité de le dire, ne sont pas des ensembles d'éléments en relation bijonctive. Il suffit d'ouvrir un dictionnaire bilingue, même en version de poche, pour se rendre compte immédiatement qu'un même mot dans une langue correspond souvent à deux ou trois mots, ou plus, dans une autre. Même lorsqu'il s'agit de langues proches les unes des autres, aux origines largement communes, comme l'espagnol, le français, l'italien, le portugais... Ce qui a « éloigné » les unes des autres ces quatre langues, par exemple, alors qu'elles ont un même ancêtre, c'est en partie, en grande partie, peut-être en très grande partie, l'évolution orale. L'écrit est du côté de la fixité, l'oral du côté du mouvement, du changement. Si on ne communiquait que par écrit, et pas du tout à l'oral, le latin n'aurait pas beaucoup évolué depuis 2000 ans. D'ailleurs, les langues romanes ont encore des parentés fortes du côté de l'usage savant, des mots rares, des latinismes, des constructions syntaxiques complexes, etc., c'est-à-dire du côté de la langue écrite. Mais dans l'usage oral, elles diffèrent considérablement. Traduire les dialogues, c'est donc sans doute ce qu'il y a de plus délicat. Il est certainement (beaucoup) plus difficile de traduire une discussion entre deux jeunes de la banlieue romaine ou d'un bidonville argentin qu'un chapitre de *La recherche du temps perdu*. Parce qu'on est dans la langue vivante, qui, par définition, fourmille de tournures mouvantes, non orthodoxes, souvent éphémères, parfois non répertoriées dans les dictionnaires, et que le risque est grand d'en donner une traduction qui sonne faux. Dans le cas des dialogues, à mon avis, la traduction est plus que jamais transposition, adaptation... On

doit prendre, nécessairement, de plus grandes libertés (avec ce que cela comporte de plaisirs mais aussi de dangers) avec l'original que lorsqu'on traduit une page narrative très écrite.

2. Textualités. Avez-vous le souvenir d'une difficulté particulière concernant la traduction d'un dialogue ? Quelles stratégies / solutions avez-vous trouvées pour la résoudre ou, éventuellement, la contourner ?

Christophe Mileschi. Mon souvenir concerne ici non pas un dialogue, mais un monologue, qui est, si l'on veut, une forme du dialogue, avec un interlocuteur silencieux, du moins dans le cas dont je veux parler. Il s'agissait de *Discours à la nation*, un livre d'Ascanio Celestini, un homme de théâtre qui fait partie de ce qu'on appelle en Italie le « teatro di narrazione » (en France, on dit théâtre-récit, mais théâtre de narration convient très bien aussi) : un acteur seul en scène, qui est généralement aussi l'auteur du texte, et qui raconte quelque chose en parlant directement au public. C'est pourquoi je disais que le monologue, en tout cas ce genre de monologue, est une forme du dialogue. Bien que *Discours à la nation* ne soit pas un texte de théâtre, il s'agit d'un texte issu de la scène (Celestini crée des spectacles et en fait parfois, dans un second temps, des livres), et le ton est celui de la conversation orale, avec quelques incrustations de tournures ou de termes typiquement romains. Pour traduire ça en français, une seule solution : se mettre « dans la peau » du personnage qui monologue, mettre « en bouche » la traduction qu'on donne de son propos, pour vérifier que ça passe à l'oral. Que ça sonne juste. Que quelqu'un pourrait vraisemblablement parler comme ça. Le traducteur doit avoir plusieurs cordes à son arc.

3. Textualités. Entre l'italien et le français, il y a souvent un écart entre la valeur à accorder à la familiarité ou à l'argot, dont les traductions littéraires ne sont pas sans poser de réels problèmes – *a fortiori* dans les dialogues. Même s'il est bien difficile de généraliser sa pratique ou même de parler de recettes, comment vous y prenez-vous pour équilibrer les choses ?

Christophe Mileschi. L'écart entre l'italien et le français, à l'oral, peut devenir très embarrassant pour le traducteur : car en Italie, la langue que les gens parlent entre eux, en famille, entre copains, même parfois dans des contextes plus officiels, ce n'est pas toujours de l'italien, justement. L'Italie n'est pas un si grand pays, et pourtant on y dénombre des dizaines de

familles de dialectes, encore en usage aujourd'hui, dont certains ont d'ailleurs une longue et noble tradition littéraire (le vénitien, le napolitain, le sicilien...). Les écrivains italiens en jouent depuis longtemps, et tout particulièrement ces dernières décennies. Il est fréquent, par exemple dans des polars, que des personnages glissent du dialecte dans leur dialogue, au milieu de leur italien. Comment rendre compte de ça en français ? À juste titre, vous posez qu'il n'y a pas de recettes, et qu'on ne peut pas généraliser sa pratique. On peut juste dire : dans tel cas, j'ai opté pour telle solution. Je prends donc un exemple : pour traduire les incrustations dialectales (calabraises) dans les dialogues des romans noirs de Mimmo Gangemi, j'ai eu recours à des tournures empruntées à l'occitan (ou plutôt : aux divers occitans). Ma source principale (une mine d'or), c'est *Lou Tresor dou Felibrige* de Frédéric Mistral.

4. Textualités. Quand vous vous immergez dans une traduction, avez-vous l'impression d'engager une forme de dialogue avec l'auteur ou s'établit-il une frontière entre lui et vous, qui ne laisserait de place que pour le récit et ses voix ?

Christophe Mileschi. Le verbe « immerger » est bien choisi. Je suis un traducteur immersif. Je plonge dans le texte, je deviens celui qui l'a écrit, en tout cas je suis celui qui est en train de l'écrire dans une langue nouvelle. Je ne vois et ne sens donc, le plus souvent, aucune frontière entre l'auteur et moi. En quelque sorte, l'auteur, c'est moi, du moins pendant que je traduis. En italien, il y a un verbe pour dire ça : « immedesimarsi [a qualcuno] » (de « medesimo », même) : devenir le même que quelqu'un. Tout cela est d'autant plus vrai que le texte me plaît davantage. Si je traduis un texte qui m'ennuie, ou qui ne me plaît pas entièrement, intimement, je sens davantage la frontière dont vous parlez. Et je la sens aussi, même en plein processus d'« immedesimazione », lorsque je me heurte à un passage obscur, que je ne comprends pas bien... Jusque-là, c'était moi qui écrivais le texte, je cherchais mes mots en français, mais je savais précisément ce que je voulais dire, et soudain, bing ! Je ne comprends plus ce que je veux dire... La frontière se recrée entre l'auteur et moi. Si c'est un auteur mort, il faudra que je me débrouille pour décider de ce qu'il voulait dire. Si c'est un auteur vivant, et si la difficulté persiste, je peux lui écrire un mail...

5. Textualités. Le dialogue en traduction va parfois bien au-delà du texte seul ; il arrive, en effet, qu'il comprenne, par choix ou

par force, des échanges directs avec l’auteur. Cela vous est-il arrivé ? De quelle nature étaient ces échanges ? Et en quoi avez-vous l’impression que ce dialogue hors texte a influencé votre manière de traduire le texte, que ce soit sur des points ponctuels ou de manière plus globale ?

Christophe Mileschi. J’ai eu des échanges avec quasiment tous les auteurs vivants que j’ai traduits (s’agissant des morts, comme dans le cas de Pasolini, avec leur ayant-droit). Parfois, ponctuellement, pour leur demander de préciser tel ou tel point de leur texte, comme je l’ai évoqué plus haut. Dans deux cas, avec des auteurs qui connaissent très bien le français, l’échange est allé jusqu’à une discussion minutieuse de certaines tournures, que j’ai parfois modifiées en fonction de ce que l’auteur me disait. En général, les écrivains que je traduis étant italiens, ils sont en mesure de lire ma traduction et ils le font : et il arrive qu’ils me fassent des remarques ou me posent des questions. Globalement, cela n’a cependant guère d’influence sur la façon dont je travaille. Ce qui, en revanche, m’influence, mais sans que je puisse vraiment dire comment, c’est l’image que je me fais de l’écrivain que je traduis. La voix qu’il a pour moi dans sa langue conditionne évidemment celle que je m’efforce de lui donner en français. Si j’ai eu l’occasion d’entendre l’écrivain parler, si j’ai discuté ici ou là avec lui avant de le traduire, je pense que cela influence la « tonalité » de ma façon de le traduire.

6. Textualités. Dans le cas où vous auriez traduit un auteur disparu, avez-vous éprouvé des regrets ou une frustration de ne pas avoir eu la possibilité de dialoguer avec lui autour de points du texte sur lesquels son éclairage aurait été le bienvenu ou alors le fait de le savoir mort conditionne-t-il votre rapport au texte, comme, précisément, un dialogue d’une toute autre nature ?

Christophe Mileschi. Je n’ai jamais ressenti de frustration de ne pas pouvoir interroger l’auteur (mort) que je traduisais. Je sais d’avance qu’il est mort lorsque j’engage la traduction, et je fais avec. Les éventuels points obscurs seront résolus de toute façon. Une traduction a toujours sa propre logique (qu’elle soit bonne ou mauvaise, ce n’est pas la question), et les solutions qu’on trouve ici et là pour traduire des passages difficiles viendront d’elles-mêmes, tôt ou tard, dans le mouvement général de la traduction. Du reste, lorsqu’un passage est obscur, on n’est pas nécessairement tenu de le rendre limpide dans la traduction, d’une part ; et, d’autre part, il n’est pas interdit

de penser qu'il était obscur pour l'auteur lui-même... Le risque de consulter l'auteur vivant, c'est qu'il en sait parfois moins que son propre texte sur ce qu'il a écrit...

7. Textualités. Il arrive aussi qu'il y ait dialogue – un dialogue qui peut d'ailleurs prendre la forme d'une négociation – avec la maison d'édition pour laquelle on travaille... Avez-vous une expérience de dialogue avec l'éditeur qui aurait directement influé, même ponctuellement, sur votre traduction d'un texte ?

Christophe Mileschi. Mes relations avec les éditeurs ont toujours été, jusqu'ici, très positives. J'ai eu la chance de travailler avec des éditeurs qui lisent ce que je leur soumetts, ou qui le donnent à lire à des lecteurs compétents et attentifs. J'apprécie beaucoup les retours qu'ils me font. Qu'ils posent une question, signalent un point douteux, suggèrent une retouche, il y a toujours quelque chose de bon à en tirer. Je ne suis pas du tout susceptible sur ces questions, et je fais volontiers trésor des améliorations qui peuvent me venir de ces échanges. Donc oui, ponctuellement, il m'arrive de modifier ma traduction après avoir pris connaissance des observations de l'éditeur, et c'est tant mieux. D'ailleurs, cela arrive aussi aux écrivains...

8. Textualités. Dans le cas où vous auriez traduit un auteur déjà traduit par d'autres (pour d'autres titres), avez-vous eu des échanges avec eux, si ce n'est directement, du moins par traduction interposée...

Christophe Mileschi. Il m'est arrivé de traduire un titre d'un auteur dont d'autres titres avaient déjà été traduits par d'autres traducteurs, mais je n'ai pas eu de dialogue direct avec eux. Par traduction interposée, en revanche, si, car j'ai tenu compte, le cas échéant, de la façon dont ils avaient traduit tel ou tel terme ou syntagme récurrents d'un livre à l'autre. Tenir compte ne veut pas forcément dire que j'ai traduit de la même façon. Mais si j'ai traduit autrement, du moins l'ai-je fait en connaissance de cause.

9. Textualités. Dans le cas où vous auriez retraduit un texte (pour un même titre) déjà traduit par un autre, avez eu des échanges avec lui, si ce n'est directement, du moins par traduction interposée... ?

Christophe Mileschi. Pas d'échanges directs, mais par traduction interposée, encore une fois, oui. C'est vrai surtout d'un recueil de poèmes que j'ai

traduit en 1998, puis retraduit avec une consœur (dans le dialogue, donc !), en 2016. Nous avons tenu compte des autres traductions existantes (trois, en plus de la mienne en 1998), nous avons donc en quelque sorte dialogué avec elles...

10. Textualités. Le dialogue pour le métier de traducteur, cela suppose aussi, parfois, de rencontrer le public, avec l'auteur ou sans, pour parler de l'œuvre... avec l'ambiguïté qu'on n'est pas l'auteur du texte, tout en étant tout de même un peu. Pouvez-vous nous dire si cela vous est arrivé et comment s'est passé ce dialogue ?

Christophe Mileschi. Personnellement, j'aime beaucoup rencontrer le public, avec l'auteur ou sans. Comme je l'ai dit plus haut, dans la mesure où, en traduisant, je m'identifie à celui qui écrit, je me sens tout de même auteur du texte, en tout cas auteur de sa version française, et je n'éprouve aucune crise de légitimité à m'en faire le porte-parole. Là encore, bien sûr, il faut que le texte me plaise et me porte pour que j'accepte de le porter, y compris sans l'auteur. Le plus souvent, j'ai rencontré le public en compagnie de l'auteur, et c'étaient chaque fois des moments de complicité assez jouissive. Quand on a traduit un livre, on le connaît en détail et en profondeur, on l'a épluché du début à la fin, et je pense que l'écrivain est content d'avoir eu un lecteur aussi attentif, aussi passionné, et de dialoguer avec lui. Certains auteurs sont, par exemple, ravis de découvrir dans leur propre texte un sens auquel ils n'avaient pas songé, que la traduction fait émerger, par exemple. Et je pense qu'ils sont toujours flattés qu'on donne leur œuvre à connaître dans une autre langue, surtout une langue comme le français qui jouit encore d'un vrai prestige culturel, en tout cas en Italie. De plus, dans les cas que j'ai connus, lors des rencontres avec le public, j'étais non seulement le traducteur, mais parfois aussi l'interprète de l'échange avec les lecteurs ou avec les journalistes, ce qui renforçait encore la complicité entre l'auteur et moi. Cela s'est toujours très bien passé, et pour moi et, je crois, pour l'écrivain que j'accompagnais. Les auteurs vivants que j'ai traduits sont tous devenus des copains, parfois des amis. Et c'est toujours avec joie que je les retrouve lorsqu'ils ont un nouveau texte à faire traduire en français.